Le diable du moulin

Les ailes du moulin ne tournent plus au gré du vent... mais le diable continue de tourner autour des âmes. Que l'homme soit meunier ou informaticien, Lucifer, Satan, Belzebuth, et leurs petits diablotins, aux fourches aussi piquantes que leurs cornes, sont là, et le guettent... L'Echo de la Presqu'île, avec l'accord de l'auteur, se réjouit de présenter la nouvelle écrite par Dominique Lemaire, lors de son séjour à Guérande, du 30 mai au 2 juin derniers « Le diable du Moulin ». Elle est enjouée, le style est alerte... mais... lisez plutôt...

Il y a bien longtemps de cela, au temps où l'on ne pensait pas à compter le temps, la terre et l'eau se partageaient le pays guérandais au caprice des vents et des marées. Ils s'y employaient avec une fantaisie telle que Dieu lui-même, lui qui sépara les éléments au Commencement du monde, ne savait plus trop dans quelle catégorie il avait décidé de classer la presqu'île.

« Allons bon ! », soupirait-il chaque fois que son regard se portait à l'estuaire de la Loire, *« Il me semble bien que j'ai manqué un peu de divine rigueur. Qu'importe. J'ai fait les gens de ce pays assez malins. Qu'ils décident donc tout seuls s'ils seront marins ou laboureurs ».*

Et comme à chaque fois que Dieu soupire, le diable qui ricane en profite pour pointer le bout de ses cornes.

Il se présenta un soir, dans ses plus beaux atours, à l'huis

et brûla trois semaines durant comme un gigantesque barbecue où grillaient les anguilles et les grenouilles.

Le diable s'arracha de son piège et reprit sa course désordonnée. Certains prétendent avoir vu la trace de son pas du côté d'Ancenis. Tous sont persuadés qu'il a compris la leçon et que plus jamais il ne tentera de revenir à Guérande. Certains prétendent même qu'il ne s'agit là que d'une légende tout juste bonne à effrayer les enfants.

Ceux-là se trompent.

Le temps a passé. A l'abri de ses remparts, un œil sur la mer et un œil sur la Brière, Guérande se croit en sécurité. Mais le diable dont la mémoire se nourrit de rancune n'a pas oublié le sale tour des korrigans et la vierge du moulin. Bien sûr, les moulins, un à un, perdent leurs ailes et les automobilistes ne ralentissent plus sur la route de La Turballe à proximité de la mare du diable. Ils ne croient plus au retour des cornes de Satan, même si chaque année ils les voient pointer sur les vases salées des marais... le sel...

et pestait contre un sort trop injuste.

« Voilà bien ma chance, rouinçait le meunier,

De blé et de seigle regorgent les greniers.

Si je pouvais demain ériger un moulin

Et moudre sans tarder cet excédent de grain

J'en tirerai, ma foi, de l'or en suffisance

Pour dormir à mon aise et me remplir la panse ».

C'était un temps où l'on geignait en vers. Mais qu'ils fussent alexandrins, octo ou décasyllabiques, voire de mirliton, le diable les écoutait avec plaisir. Car le diable est un chasseur toujours à l'affût de la plainte des hommes et de leurs désirs de fortune.

« Bon meunier, fit le Malin, *si tu le voulais*

Avant le chant du coq ton moulin serait prêt.

Je n'ai besoin de pierres, de mortier ni de sueur.

Une goutte de sang et je suis promoteur ».

« Mon âme contre un moulin, pensa le meunier, *l'affaire est tentante. Et puisqu'alors je serais damné, il me suffirait de négocier un petit crédit pour vivre le restant de mes jours dans le péché sans me soucier de mon salut ».* Il aimait la bonne chère et lorgnait avec concupiscence la fille d'un paludier. Il s'en ouvrit au diable qui l'écouta d'un air aimable et l'affaire fut conclue. Avant la nuit tombée, le meunier signa de son sang le parchemin que l'étrange représentant lui présenta. Après quoi, il gagna sa couche et s'y endormit en rêvant aux lendemains qui chantent et à la croupe avenante de la jeune paludière.

Le diable aussitôt commença son ouvrage. Sur le coteau que les enfants voient comme une montagne, tant tout autour la terre est plate jusqu'à la mer, ses diablotins amassèrent quantité de pierres et de solives pour bâtir le moulin. Construire en une nuit une tour avec des ailes n'est pas la mer à boire pour un diable. Satan se frottait les mains de ce marché si rondement conclu. Il sentait déjà le poids de l'âme du meunier dans sa besace. C'était compter sans les korrigans.

Dans ce pays où Dieu avait oublié de séparer les eaux de la terre, certains hommes s'étaient faits jardiniers de la mer et ratissaient le sel, d'autres pêcheurs à pieds ou laboureurs en barque dans les chenaux noirs de la Brière.

D'autres n'avaient pas voulu choisir, c'étaient les korrigans, certainement pas bêtes, mais pas tout à fait hommes, des lutins. Ils avaient élu domicile dans une grotte près des vagues et cherchaient dans les entrailles de la terre des cristaux brillants, des diamants, dont ils étaient amoureux. Ils aimaient la mer qui les protégeait, ils aimaient la terre qui les cachait et les nourrissait, ils aimaient les pierres qui les éclairaient. Ils n'aimaient pas beaucoup le diable. Dès qu'ils surent que le Prince des ténèbres était au pays pour affaire, Salinor, le plus savant des korrigans ainsi que le prouvait sa chevelure blanche comme un mulon de sel, réunit ses amis et leur tint ce discours.

« *Mes amis,* leur dit-il, *à mesure que la terre vieillit, son cœur refroidit et notre mine s'épuise. Comme le soleil et le vent cristallisent le sel de la mer, c'est le feu et sa chaleur qui changent la boue de la terre en diamants. Puisque les sabots du diable sont brûlants comme braise, profitons de sa présence pour réchauffer un peu les entrailles de notre monde. Voici ce que nous allons faire...* ».

La suite de ses propos se perdit dans le souffle d'une vague qui vint mourir à l'entrée de la grotte avec un bruissement d'écume et de sel.

Mais bien avant que l'aube ne pointe, les oiseaux insomniaques furent témoins d'un étrange remue-ménage entre la plage et le coteau, du côté du village qu'on appelle aujourd'hui Clis. Sous la conduite de Tourbator, un korrigan trapu comme un taureau, au crâne lisse comme la tourbe et à la barbe de chaume, les lutins creusaient la roche presque jusqu'au sol, ne laissant entre le ciel et eux qu'une mince couche d'humus, prête à céder sous le pas du premier venu.

Peu avant le matin, à l'heure où les coqs clignent à peine de l'œil en rêvant au jour où le soleil saura se lever sans leur aide, Granitor se présenta seul au chantier du moulin.

C'était un petit lutin aux pieds palmés qui avait naguère imaginé faire carrière dans la famille des grenouilles et s'était ravisé. Il portait une barbe courte, grise et drue comme la surface d'un granit.

Vêtu d'une grande cape qui le cachait presque tout entier, il se joignit au groupe des diablotins qui achevait le moulin sur le coteau.

« Pressez-vous ! gesticulait le diable. *Le soleil va bientôt se lever et le coq chanter. Il ne manque plus qu'une pierre et l'âme du meunier sera à nous.*

Je veux une belle pierre pour sceller notre ouvrage, une pierre qui marquera à jamais mon passage dans ce pays de gueux blancs et de paysans noirs ».

Granitor sortit une masse et un ciseau de sous sa cape et se mit immédiatement au travail. Il travaillait rapidement à la recherche de l'âme secrète enfermée dans le granit. Il tapait avec une habileté si diabolique que le diable lui-même ne pouvait douter que Granitor fût des leurs. Il était tellement absorbé par la danse du ciseau sur la pierre qu'il en oublia de regarder le visage qui, peu à peu, prenait forme sous ses yeux.

« Hissez la pierre et scellez-la », hurla le diable quand Granitor, en s'épongeant le front, signifia que son œuvre était achevée.

On lui obéit. La pierre gagna sa place au fronton du moulin au moment où le soleil pointait à l'Est. Le premier de ses rayons vint caresser le visage de la sculpture. C'était le visage d'une vierge, une madone si douce que le plus innocent des innocents se serait senti coupable en la voyant.

Le diable blêmit. Le feu de ses yeux descendit dans ses sabots. Il poussa un hurlement à déchirer les nuages et bondit comme un fou pour fuir le spectacle de la douceur et de la bonté que Granitor avait composé à son intention. Il bondit si haut que les hérons affolés s'écartèrent dans un grand battement d'ailes. Il bondit si haut qu'il vola, poussé par le vent, qui ce jour-là soufflait de l'Est, jusqu'à Clis où il tomba exactement dans le piège que Tourbator et ses compagnons lui avaient préparé. On entendit un grand sifflement comme le cri d'une barre de fer rougie plongée dans l'eau. Le diable enfonça ses sabots jusqu'au centre de la terre qu'il réchauffa, ainsi que Salinor l'avait prédit.

La chaleur fut si forte qu'elle se propagea de roche en roche jusqu'à la grotte en bord de mer où, aujourd'hui encore, on peut voir des pierres colorées par le passage du diable.

La chaleur fut si forte que ce jour-là, on ramassa la fleur de sel la plus abondante qu'on ait jamais vue de mémoire de paludier.

La chaleur fut si forte, qu'en Brière, la tourbe s'enflamma

corne, la corne salée du diable –. Ils ont enterré les korrigans dans les sables de la mémoire et se moquent du meunier si âpre au gain qu'il en aurait vendu son âme. Ils disent que le monde a changé.

C'est vrai.

Mais la mer, au rythme des marées, envahit toujours les vasières. Mais certaines nuits, il arrive qu'on rêve de fortune facile. Il arrive certains matins qu'on geigne et qu'on peste contre un sort trop injuste.

Aujourd'hui encore, lorsqu'il contemple le pays guérandais, Dieu soupire qu'il a dû se tromper quelque part au moment de séparer le monde de l'eau du monde de la terre. Aujourd'hui encore, lorsque Dieu soupire, le diable pousse sa corne.

Il s'est présenté, il y a peu de temps de cela, dans son plus beau costume, armé d'un ordinateur, d'une calculette et d'un téléphone portable, à la porte d'un bureau où se lamentait et pestait un homme en cravate.

« Messieurs, disait l'homme cravaté, *aussi vrai que deux et deux font quatre hors taxes, le potentiel touristique de notre pays reste dramatiquement sous-exploité faute d'infrastructures routières et hôtelières modernes et performantes.*

L'extension planifiée des zones à urbaniser dans le cadre d'un développement concerté est une nécessité incontournable ».

A suivre...

Cette animation a été réalisée en collaboration avec la municipalité de Guérande, la bibliothèque et la Maison de la Culture.

et pestait contre un sort trop injuste.

« Voilà bien ma chance, rouinçait le meunier,

De blé et de seigle regorgent les greniers.

Si je pouvais demain ériger un moulin

Et moudre sans tarder cet excédent de grain

J'en tirerai, ma foi, de l'or en suffisance

Pour dormir à mon aise et me remplir la panse ».

C'était un temps où l'on geignait en vers. Mais qu'ils fussent alexandrins, octo ou décasyllabiques, voire de mirliton, le diable les écoutait avec plaisir. Car le diable est un chasseur toujours à l'affût de la plainte des hommes et de leurs désirs de fortune.

« Bon meunier, fit le Malin, *si tu le voulais*

Avant le chant du coq ton moulin serait prêt.

Je n'ai besoin de pierres, de mortier ni de sueur.

Une goutte de sang et je suis promoteur ».

« Mon âme contre un moulin, pensa le meunier, *l'affaire est tentante. Et puisqu'alors je serais damné, il me suffirait de négocier un petit crédit pour vivre le restant de mes jours dans le péché sans me soucier de mon salut ».* Il aimait la bonne chère et lorgnait avec concupiscence la fille d'un paludier. Il s'en ouvrit au diable qui l'écouta d'un air aimable et l'affaire fut conclue. Avant la nuit tombée, le meunier signa de son sang le parchemin que l'étrange représentant lui présenta. Après quoi, il gagna sa couche et s'y endormit en rêvant aux lendemains qui chantent et à la croupe avenante de la jeune paludière.

Le diable aussitôt commença son ouvrage. Sur le coteau que les enfants voient comme une montagne, tant tout autour la terre est plate jusqu'à la mer, ses diablotins amassèrent quantité de pierres et de solives pour bâtir le moulin. Construire en une nuit une tour avec des ailes n'est pas la mer à boire pour un diable. Satan se frottait les mains de ce marché si rondement conclu. Il sentait déjà le poids de l'âme du meunier dans sa besace. C'était compter sans les korrigans.

Dans ce pays où Dieu avait oublié de séparer les eaux de la terre, certains hommes s'étaient faits jardiniers de la mer et ratissaient le sel, d'autres pêcheurs à pieds ou laboureurs en barque dans les chenaux noirs de la Brière.

D'autres n'avaient pas voulu choisir, c'étaient les korrigans, certainement pas bêtes, mais pas tout à fait hommes, des lutins. Ils avaient élu domicile dans une grotte près des vagues et cherchaient dans les entrailles de la terre des cristaux brillants, des diamants, dont ils étaient amoureux. Ils aimaient la mer qui les protégeait, ils aimaient la terre qui les cachait et les nourrissait, ils aimaient les pierres qui les éclairaient. Ils n'aimaient pas beaucoup le diable. Dès qu'ils surent que le Prince des ténèbres était au pays pour affaire, Salinor, le plus savant des korrigans ainsi que le prouvait sa chevelure blanche comme un mulon de sel, réunit ses amis et leur tint ce discours.

« *Mes amis,* leur dit-il, *à mesure que la terre vieillit, son cœur refroidit et notre mine s'épuise. Comme le soleil et le vent cristallisent le sel de la mer, c'est le feu et sa chaleur qui changent la boue de la terre en diamants. Puisque les sabots du diable sont brûlants comme braise, profitons de sa présence pour réchauffer un peu les entrailles de notre monde. Voici ce que nous allons faire...* ».

La suite de ses propos se perdit dans le souffle d'une vague qui vint mourir à l'entrée de la grotte avec un bruissement d'écume et de sel.

Mais bien avant que l'aube ne pointe, les oiseaux insomniaques furent témoins d'un étrange remue-ménage entre la plage et le coteau, du côté du village qu'on appelle aujourd'hui Clis. Sous la conduite de Tourbator, un korrigan trapu comme un taureau, au crâne lisse comme la tourbe et à la barbe de chaume, les lutins creusaient la roche presque jusqu'au sol, ne laissant entre le ciel et eux qu'une mince couche d'humus, prête à céder sous le pas du premier venu.

Peu avant le matin, à l'heure où les coqs clignent à peine de l'œil en rêvant au jour où le soleil saura se lever sans leur aide, Granitor se présenta seul au chantier du moulin.

C'était un petit lutin aux pieds palmés qui avait naguère imaginé faire carrière dans la famille des grenouilles et s'était ravisé. Il portait une barbe courte, grise et drue comme la surface d'un granit.

Vêtu d'une grande cape qui le cachait presque tout entier, il se joignit au groupe des diablotins qui achevait le moulin sur le coteau.

« Pressez-vous ! gesticulait le diable. *Le soleil va bientôt se lever et le coq chanter. Il ne manque plus qu'une pierre et l'âme du meunier sera à nous.*

Je veux une belle pierre pour sceller notre ouvrage, une pierre qui marquera à jamais mon passage dans ce pays de gueux blancs et de paysans noirs ».

Granitor sortit une masse et un ciseau de sous sa cape et se mit immédiatement au travail. Il travaillait rapidement à la recherche de l'âme secrète enfermée dans le granit. Il tapait avec une habileté si diabolique que le diable lui-même ne pouvait douter que Granitor fût des leurs. Il était tellement absorbé par la danse du ciseau sur la pierre qu'il en oublia de regarder le visage qui, peu à peu, prenait forme sous ses yeux.

« Hissez la pierre et scellez-la », hurla le diable quand Granitor, en s'épongeant le front, signifia que son œuvre était achevée.

On lui obéit. La pierre gagna sa place au fronton du moulin au moment où le soleil pointait à l'Est. Le premier de ses rayons vint caresser le visage de la sculpture. C'était le visage d'une vierge, une madone si douce que le plus innocent des innocents se serait senti coupable en la voyant.

Le diable blêmit. Le feu de ses yeux descendit dans ses sabots. Il poussa un hurlement à déchirer les nuages et bondit comme un fou pour fuir le spectacle de la douceur et de la bonté que Granitor avait composé à son intention. Il bondit si haut que les hérons affolés s'écartèrent dans un grand battement d'ailes. Il bondit si haut qu'il vola, poussé par le vent, qui ce jour-là soufflait de l'Est, jusqu'à Clis où il tomba exactement dans le piège que Tourbator et ses compagnons lui avaient préparé. On entendit un grand sifflement comme le cri d'une barre de fer rougie plongée dans l'eau. Le diable enfonça ses sabots jusqu'au centre de la terre qu'il réchauffa, ainsi que Salinor l'avait prédit.

La chaleur fut si forte qu'elle se propagea de roche en roche jusqu'à la grotte en bord de mer où, aujourd'hui encore, on peut voir des pierres colorées par le passage du diable.

La chaleur fut si forte que ce jour-là, on ramassa la fleur de sel la plus abondante qu'on ait jamais vue de mémoire de paludier.

La chaleur fut si forte, qu'en Brière, la tourbe s'enflamma

corne, la corne salée du diable –. Ils ont enterré les korrigans dans les sables de la mémoire et se moquent du meunier si âpre au gain qu'il en aurait vendu son âme. Ils disent que le monde a changé.

C'est vrai.

Mais la mer, au rythme des marées, envahit toujours les vasières. Mais certaines nuits, il arrive qu'on rêve de fortune facile. Il arrive certains matins qu'on geigne et qu'on peste contre un sort trop injuste.

Aujourd'hui encore, lorsqu'il contemple le pays guérandais, Dieu soupire qu'il a dû se tromper quelque part au moment de séparer le monde de l'eau du monde de la terre. Aujourd'hui encore, lorsque Dieu soupire, le diable pousse sa corne.

Il s'est présenté, il y a peu de temps de cela, dans son plus beau costume, armé d'un ordinateur, d'une calculette et d'un téléphone portable, à la porte d'un bureau où se lamentait et pestait un homme en cravate.

« Messieurs, disait l'homme cravaté, *aussi vrai que deux et deux font quatre hors taxes, le potentiel touristique de notre pays reste dramatiquement sous-exploité faute d'infrastructures routières et hôtelières modernes et performantes.*

L'extension planifiée des zones à urbaniser dans le cadre d'un développement concerté est une nécessité incontournable ».

A suivre...

Cette animation a été réalisée en collaboration avec la municipalité de Guérande, la bibliothèque et la Maison de la Culture.

Le diable du moulin (suite)

Voilà deux semaines, nous avons publié le début d'une nouvelle écrite par Dominique Lemaire. La seconde et dernière partie, éditée dans ce numéro, résonne comme une leçon... ou un avertissement.
« La vengance est un plat qui se mange froid »... après sa dernière mésaventure, le diable, toujours en quête d'âmes, pointe à nouveau le bout de ses cornes chez un entrepreneur en mal de développement touristique...

Nous vivons un temps où l'on se plaint en chiffres et en jargon. Mais quelle que soit la langue, quels que soient les chiffres et quel que soit le cours des changes, le diable écoute toujours les récriminations des hommes et leurs rêves de fortune.

« Mes amis, sourit le Malin, *la S.L.B., Satan, Lucifer, Belzébuth Company est le partenaire qu'il vous faut. Une rocade ici, un lotissement par là, campagne de communication, plan de circulation, médiatisation, engineering touristique, la part du béton, la part de la nature. Fonctionnel, rationnel, optionnel. En dix ans et à crédit, l'affaire est faite. In the pocket. Signez ici, je m'occupe de tout ».*

« L'âme du pays contre un paquet de deutschmarks, de yens et de couronnes, la fortune de la ville assurée pour trois mois de travail par an », rêvait l'homme cravaté, *« voilà qui vaut d'être tenté. Et si ce pays n'a plus d'âme, je serai assez riche pour m'installer ailleurs ».* Il parapha d'un tampon le fax que tendait l'étrange personnage et aussitôt le diable commença son ouvrage.

Le Moulin du diable, propriété privée à Guérande.

diablotins jaunes arrêtèrent les moteurs de leurs engins au bord des salines. Un à un, ils franchirent en silence le tour d'eau comme on entre dans une église. Jamais les oiseaux n'avaient volé si haut.

De rage et de dépit, le diable avala son téléphone portable et courut à la ville. Les commerçants qui s'apprêtaient à sortir leurs étals s'étaient arrêtés devant les pierres sculptées qui parlaient dans les têtes. Ce matin-là, les commerçants ne parlèrent pas de T.V.A., de marge et de patente. Ils dirent les mots que les pierres leur soufflaient. Ils parlèrent de la vie, de la mort, des hommes, du passé, de l'avenir et des légendes qui sont de toujours. Et ils en parlèrent si bien, à l'aide des pierres de Granitor, que même les touristes qui ne comprenaient pas leur langue s'attardèrent à les écouter.

Le diable furieux fracassa son ordinateur contre la tour Saint-Michel et sauta dans sa voiture pour se réfugier en Brière. Comme il approchait les piardes à tombeau ouvert, un homme se dressa soudain devant lui. C'était une espèce de chasseur sauvage au crâne lisse comme la tourbe et à la barbe de chaume, un colosse silencieux.

« Non ! hurla le diable au volant de sa BMW. *Pas lui !*

la nuit, les engins de nettoiement ramassent dans des

que des peaux de grenouilles au bout de leurs lignes, les

« Es-tu bien Granitor, le korrigan tailleur de pierre ? »

toires sur les façades des maisons. Et c'était des histoi-

taient des casques jaunes et manœuvraient de gigantesques engins. A la place de Dieu qui laissa ce pays entre la terre et l'eau, ils entreprirent de hisser des digues et des routes sur les marais. Ils projetèrent de lever des maisons sur les digues où les vagues s'épuiseraient. Ils terrasseraient des parkings où se rangeraient des cars de touristes qu'on garderait en rang d'oignons sous la bulle de verre protégeant la dernière saline.

Le rêve du diable. Une petite famille aux poches bourrées d'écu suit, à la queue leu leu, un paludier déguisé, de l'étier sur les ponts et de fards en œillets. Une pompe moderne tire l'eau de la mer en allée pour emplir la vasière sous cloche, tandis qu'une chaufferie ronfle sous l'argile de synthèse.

« C'est vraiment tout à fait comme autrefois » s'extasie la maman suante dans sa robe à fleurs.

« Regarde, maman, la mouette comme elle est bien faite ! » s'exclame un petit garçon devant une vitrine où trône un oiseau empaillé. *« On dirait qu'elle va s'envoler ! »*.

« Ce n'est pas une mouette » corrige le papa pédagogue qui ne voit plus le monde que dans le cadre des écrans vidéo, *« c'est un sterne pierregarin qui niche sur les ponts et les buttes dans les salines. C'est écrit ici ».*

Le rêve du diable... A l'intérieur de l'enceinte fortifiée de la ville, la foule se presse de boutique en boutique comme entre les rayons d'un supermarché. Sur son pignon de la rue Saint-Michel, le chien assis s'ennuie. Personne ne lève plus jamais la tête. Ça sent la crêpe et la gaufre, la saucisse grillée et la sueur d'autocar. A gras, gras de frites, frites en bac, bacs de plastique, plastique d'emballages, emballages de mouchoirs, mouchoirs en papier, papiers gras... Les gens de Guérande qui avaient construit les remparts pour se protéger des envahisseurs les quittent à présent à l'arrivée des premiers autobus qui annoncent plus sûrement le printemps que les hirondelles disparues.

Le Solitaire, le vieux héron qui a élu domicile au-dessus des douves, ne dort plus. Il craint que le diable ne profite d'un moment d'inattention pour l'empailler comme une vulgaire cigogne sur une cheminée. L'enfer est là où l'argent coule à flot. Le diable se frotte les mains. Il tient sa revanche.

Le rêve du diable... En Brière abandonnée, des saisonniers chômeurs de Saint-Nazaire s'initient au parler local et promènent en chaland les familles dans les chenaux où se terrent les anguilles. *« Abracadabri, abracadabra, je crée des emplois ! »* ricane le diable. On couvre les maisons de chaume hollandais. On sert au restaurant des cuisses de grenouilles de Hongrie. L'Europe est en marche et le commerce triomphe. Dix ans pour transformer le rêve en cauchemar, c'est bien plus qu'il n'en faut pour un diable moderne. Il se frotte les mains. Il sent déjà dans sa besace le poids de l'âme du pays. Mais c'était compter sans les korrigans... Les korrigans et les enfants.

Quand ils se sont aperçus qu'on ne pouvait plus marcher le nez en l'air dans les rues de la ville, qu'on ne pouvait plus filer en bicyclette jusqu'à la mer par les marais, et qu'ils ne remontaient plus sont partis à la recherche des korrigans. Ils ont retrouvé Salinor le premier, déguisé en paludier, qui racontait des histoires dans une colonie de vacances. Ils l'ont reconnu tout de suite à sa touffe de sel sur la tête comme un mulon dans le vent. Ils l'ont reconnu tout de suite à la saveur ancienne de ses mots et de ses histoires où l'on apprivoise les vagues et les chevaux sans jamais les dompter.

« Salinor ! » ont dit les enfants. *« Salinor ! Le diable du moulin est revenu. Il ne faut pas le laisser faire ! »*

Alors, Salinor est descendu dans sa vieille saline envahie par les herbes et les joncs. Il s'est planté sur la ladure, il a fermé les yeux et il a crié : *« A...hû ! A... hû ! »* Le vieux cri des paludiers en détresse. Une voix lui a répondu puis une seconde et une troisième.

Tous les hommes sont descendus dans les marais avec leurs brouettes, leurs las et leurs lousses. Certains sont venus avec leurs enfants à qui ils ont appris les gestes des pères de leurs pères. Miser, algir, porter, roller, dourer, bener et cueillir. Cueillir la fleur de sel qui ne fane jamais. Tandis qu'ils travaillaient, les machines du diable se regroupaient sur la route de La Baule.

Alors les enfants coururent à la ville pour y trouver Granitor. Ils arrêtèrent leurs pas devant une maison dont la façade semblait un roman de pierre. Ils frappèrent à la porte. Un homme leur ouvrit.

Il portait une barbe grise courte et drue comme la surface du granit, mais comme ses pieds étaient chaussés, il était impossible de savoir s'il les avait bien palmés.

simplement tailleur de pierre et sculpteur, mais qu'il ne se souvenait pas avoir été un jour korrigan.

« Avant, leur dit-il, *j'étais scaphandrier ».*

Un homme-grenouille transformé en tailleur de pierre, ce ne pouvait être que Granitor, même s'il ne voulait pas l'avouer.

« Granitor ! dirent les enfants. *Granitor, le diable du moulin est revenu. Il faut faire quelque chose. »*

Alors, toute la nuit, on entendit résonner le marteau du sculpteur qui écrivait des his-

qu'elles semblaient neuves comme le premier serpent qu'on croise en Brière, comme la lune et le soleil. Pendant que Granitor travaillait, les marchands préparaient leurs souvenirs et les chauffeurs des cars chauffaient leurs diesels.

Le coq chanta. Le soleil se leva. La terre était si plate du côté des marais que ses premiers rayons touchèrent la pointe des mulons d'une caresse oblique et douce. Et le sel était si blanc, la salicorne si rouge et l'argile si noire que cela faisait dans le miroir de l'eau une telle paix que les

s'abîma dans l'eau noire du chenal. On entendit un sifflement comme le cri d'une barre de fer rouge plongée dans un seau. La chaleur du diable englouti fut si forte, que cette année-là encore, pendant trois semaines, la Brière brûla. La chaleur fut si forte qu'elle se propagea sous la terre jusqu'au marais où l'on récolta une fleur de sel si abondante qu'on n'en avait pas vu de pareille quantité depuis l'affaire du moulin du diable.

Le soleil monta au zénith. Le président directeur général de la Satan, Lucifer et Belzébuth Company avait encore échoué.

L'affaire aurait pu en rester là, mais les enfants et les korrigans jugèrent qu'on n'aurait jamais la paix avec le diable si on ne réglait pas le problème des rêves de fortune des hommes. Certains auraient voulu chasser tous les touristes et fermer la ville. Salinor n'était pas d'accord.

« Les étrangers, dit-il, *sont comme la mer dans la ville. Comme la mer, ils portent le sel de saveurs et de sciences nouvelles. Quand la mer passe les digues en furie, la saline meurt. Mais quand elle déserte les étiers, la saline meurt aussi. Il faut apprivoiser la mer. Il faut bâtir une saline pour les hommes. »*

C'est ainsi qu'ensemble ils imaginèrent de faire du pays un immense creuset où se transformeraient le monde, les touristes en amis, le passé en avenir et la mémoire en projets. Ils donnèrent un nom à ce creuset. Ils l'appelèrent Athanor, en souvenir du récipient dans lequel les alchimistes anciens cherchaient sans relâche la pureté plus que l'or.

Dominique Lemaire
(tous droits réservés)